

FEUILLETON DU CANARD

LE CORRICOLO

XII

ANECDOTES.

De singuliers bruits coururent sur le comte de B... son fils avait disparu, et l'on prétendait que dans une querelle survenue entre le père et le fils pour une femme qu'ils auraient aimée tous deux, le père dans un mouvement d'emportement, aurait tué le fils. Cependant ces bruits vagues n'existaient point à l'état de réalité; seulement au dire du père, le jeune homme était absent et voyageait pour son instruction. Sur ses entrefaites, Ferdinand fut relégué en Sicile, et Joseph, puis Murat, virent occuper le trône de Naples.

De si graves événements firent oublier les inculpations qui pesaient sur le comte de B..., lequel, ayant pris du service à la cour du frère et du beau-frère de Napoléon, et étant parvenu à une grande faveur, vit s'éteindre jusqu'aux allusions à la sanglante aventure dans laquelle le bruit public l'accusait d'avoir joué un si terrible rôle. Tout le monde avait donc oublié ou paraissait avoir oublié le jeune homme absent, lorsque arriva la catastrophe de 1815. Murat, forcé de fuir de Naples, se réfugia en France, et tous ceux qui l'avaient servi, se hâtèrent qu'il n'y avait pas de pardon à espérer pour eux de la part de Ferdinand, n'attendant point son arrivée et s'éparpillèrent par l'Europe. Le comte de B... fit comme les autres et alla demander un asile à la Suisse, où il demeura six ans.

Au bout de six ans, il pensa que son erreur était expiée par son exil, et écrivit à Ferdinand pour lui demander la permission de rentrer à la cour. La lettre fut ouverte par le ministre de la police, qui, au premier travail, la présenta au roi.

—Qu'est cela? dit Ferdinand.
—Une lettre du comte de B... Majesté.
—Que demande-t-il?
—Il demande à rentrer en grâce près de vous.
—Comment donc! mais certainement, ce cher comte de B..., je le reverrai avec le plus grand plaisir.
—Le ministre passa la plume à Sa Majesté, qui écrivit au-dessous de la demande.

Tout, ma col fig. "Qu'il revienne, mais avec son fils."

Le comte de B..., mourut en exil.

Comme ses amis les lazzaroni, le roi Nazione n'avait pas un grand attachement pour les moines. En revanche, et comme eux encore, il avait un profond respect pour padre Rocco, dont il avait, plus d'une fois, écouté les sermons en plein air. Aussitôt, padre Rocco — dont nous aurons à parler longuement dans la suite de ce récit — avait-il au palais du roi des entrées aussi faciles que dans les plus pauvres maisons de Naples. De plus, il va sans dire que padre Rocco, aux yeux duquel tous les hommes étaient égaux, avait conservé la même liberté de parole vis-à-vis du roi qu'à l'égard du dernier lazzarone.

Un jour que toute la famille royale était à Capodimonte, on vit arriver padre Rocco. Aussitôt, de grands cris de joie retentirent dans le palais, et chacun accourut au-devant du bon prêtre, que personne n'avait vu depuis plus de dix-huit mois; c'était au premier retour de Sicile, et après la terrible réaction dont nous avons dit quelques mots.

Padre Rocco venait quêter pour les pauvres prisonniers. Quand le roi, le prince François, le duc de Salerne, et les dix ou douze courtisans qui avaient suivi la famille royale à Capodimonte eurent donné leur aumône, padre Rocco voulut se retirer; mais Ferdinand l'arrêta.

—Un instant, un instant, padre Rocco, dit le roi; on ne s'en va pas comme cela.

—Et comment s'en va-t-on sire?
—Chacun son impôt. Nous voulons une aumône, nous vous l'avons donnée. Vous nous devez un sermon; donnez-le nous.

—Oh! oui, oui, un sermon! crièrent la reine, le prince François et le duc de Salerne.

—Oh! oui, oui, un sermon! répétaient en chœur tous les courtisans.

—J'ai l'habitude de prêcher devant des lazzaroni, et non devant des têtes couronnées, répondit padre Rocco: excusez-moi donc si je crois d'avoir recuser l'honneur que vous me faites.

—Oh! non pas, non pas; vous ne vous en tirez point ainsi; nous vous avons donné votre aumône, il nous faut notre sermon; je ne sors pas de là.

—Mais quel genre de sermon? demanda le prêtre.

—Faites-nous un sermon pour amuser les enfants.

Le prêtre se mordit les lèvres; puis, s'adressant au roi:

—Vous le voulez donc absolument, sire?

—Oui, certes, je le veux.

—Ce sermon étant fait pour les enfants, ne vous étonnez point qu'il commence comme un conte de fées.

—Qu'il commence comme il voudra, mais que nous l'ayons.

—A vos ordres, sire.

Et padre Rocco monta sur une chaise pour mieux dominer son auguste auditoire.

—Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit! commença padre Rocco.

—Amen! interrompit le roi.

—Il y avait une fois, continua le prêtre en saluant le roi, comme pour le remercier de ce qu'il avait bien voulu lui servir de sacristain, il y avait une fois un crabe et une crabe...

—Comment dites-vous cela? s'écria Ferdinand, qui croyait avoir mal entendu.

—Il y avait une fois un crabe et une crabe, reprit gravement padre Rocco, lesquels avaient eu en légitime mariage trois fils et deux filles qui donnaient les plus belles espérances. Au si, le père et la mère avaient-ils placé près de leurs enfants les professeurs les plus distingués et les gouvernantes les plus instruites qu'ils avaient pu trouver à trois lieues à la ronde; ils avaient surtout recommandé aux instituteurs et aux institutrices d'apprendre à leurs enfants à marcher droit.

—Quand l'éducation des trois enfants mâles fut finie, le père les convoqua devant lui, et, ayant baissé le professeur à la porte, si que les élèves n'étant pas soutenus par sa présence, il put mieux juger de l'éducation qu'ils avaient reçue.

—Mon cher fils, dit-il à l'aîné, j'ai recommandé, entre autres choses, que l'on vous apprit à marcher droit. Marchez un peu, que je voie comment mes instructions ont été suivies.

—Volontiers, mon père, dit le fils aîné. Regardez, et vous allez voir.

—Et aussitôt il se mit en mouvement.

—Mais, dit le père, que diable fais-tu donc là?

—Ce que je fais? Je vous obéis; je marche.

—Oui, tu marches, mais tu marches de travers. Est-ce que

cela s'appelle marcher? Voyons commençons.

—Recommençons, mon père. Et le fils aîné se remit en mouvement. Le père jeta un cri de douleur. La première fois, l'enfant avait marché de droite à gauche; la seconde fois, il marcha de gauche à droite.

—Mais ne peux-tu donc aller droit? s'écria le père.

—Et ce que je ne vais droit? demanda le fils.

—Il ne voit pas son infirmité? s'écria le malheureux crabe en jignant ses deux grosses pinces, en les élevant avec douleur vers soi.

—Puis, se retournant vers son cadet:

—Viens ici, dit-il, montre à ton frère aîné comment on marche.

—Volontiers, mon père, dit le second.

—Et il commença exactement la même manœuvre que son frère aîné, si ce n'est qu'au lieu d'aller la première fois de droite à gauche et la seconde fois de gauche à droite, il alla la première fois de gauche à droite et la seconde fois de droite à gauche.

—Toujours de travers! toujours de travers! s'écria le père au désespoir.

—Puis se retournant les larmes aux yeux vers le plus jeune de ses fils:

—Voyons, toi, toi, dit-il à tout tour, et donne l'exemple à tes frères.

—Mon père, reprit le troisième, qui était un jeune crabe plein de sens, il me semble que l'exemple serait bien autrement profitable pour nous si vous nous le donniez vous-même. Marchez donc, et montrez-nous comment il faut faire. Ce que vous ferez, nous le ferons!

—Alors, continua padre Rocco, alors, le père...

—Bien, bien, dit Ferdinand, bien, padre Rocco! nous avons notre affaire, la reine et moi; vous pouvez nous revenir demander l'aumône tant que vous voudrez, nous ne vous demanderons plus de sermons. Adieu, padre Rocco.

—Adieu, sire. Et padre Rocco se retira, laissant son sermon inachevé, mais emportant son aumône tout entière.

Voilà le roi Nazione, non pas tel que l'histoire l'a fait ou le fera. L'histoire est trop grande dame pour entrer dans la chambre des rois à tout-heure du jour et de la nuit, et pour les surprendre dans